

Télérama

ENCART TÉLÉRAMA N° 3779
NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT

18^e
MARATHON
DES MOTS
DU 23 AU
30 JUIN 2022
À TOULOUSE
MÉTROPOLE

DE BEAUX VOYAGES

Pour sa dix-huitième édition, au tout début de l'été, dans la ville rose amoureuse de littérature, le Marathon des mots propose une fois encore de beaux voyages à travers l'écriture, les langues et le langage. Qu'on y retrouve – entre bien d'autres talents – le prix Goncourt 2021, Mohamed Mbougar Sarr, ou la défunte Joan Didion (1934-2021), une des plus grandes écrivaines américaines, dont les meilleures comédiennes liront les textes toujours incisifs et bouleversants. Lectures, images, films... les acteurs, les cinéastes ne seront pas absents

de ce festival où la lecture prend des sentiers buissonniers pour mieux nous étonner et nous enchanter. Car il y va aussi du bonheur d'être ensemble, au Marathon des mots, qui vise constamment le partage et montre combien lire n'est pas seulement un plaisir solitaire, mais se communique, s'échange. *Télérama* est ravi de s'associer à un événement brillant et généreux qui prouve plus joliment à chaque édition combien la culture permet de mieux vivre ensemble. **Fabienne Pascaud**, directrice de la rédaction de *Télérama*

SOUS L'ÉTOILE DE JOAN DIDION

Serge Roué, son directeur, présente un Marathon des mots qui accueille nombre de jeunes auteurs.

Autour de quelle thématique avez-vous organisé la programmation de cette 18^e édition ?

Le Marathon des mots n'est jamais déconnecté du réel, mais j'avais vraiment envie de faire venir des écrivains pour ce qu'ils sont, pour leur écriture et leur univers, sans leur assigner des rôles qui nous éloignent, nous les lecteurs, de leurs textes. Prenez le jeune romancier Kawai Strong Washburn, originaire de Hawaï : avec *Au temps des requins et des sauveurs*, il publie un roman singulier, qui a sa propre langue, qui nous parle avec force de questions telles que la pauvreté ou l'assignation, et qui n'a pas besoin d'être transformé en étendard de la littérature hawaïenne.

La figure de Joan Didion est au centre du programme...

C'est une des plus grandes écrivaines de notre temps. Sa mort, l'an dernier, m'a bouleversé. Didion a toujours eu l'art de mêler, dans ses écrits, l'intime et le politique, et de développer à la fois une œuvre magnifique de mémorialiste et une œuvre tout aussi puissante, relevant de la non-fiction, qui pose sur les réalités américaines un regard au laser. Ses textes seront lus par des comédiennes venues d'univers très différents, et qui

toutes ont été enthousiastes à cette idée : Danièle Lebrun, Irène Jacob, Judith Henry ou Marie Bunel. Le festival, qui accueille nombre de jeunes auteurs de ce que j'appellerais la « nouvelle movida européenne » – l'Anglais Max Porter, les Espagnols Miqui Otero, Elena Medel et Irene Solà... – est placé sous son étoile : Didion en sera la figure tutélaire.

Au-delà de l'écrit, l'image ne sera pas absente, avec des hommages à Romy Schneider, Patrick Dewaere, Bertrand Blier...

C'est peut-être un effet du confinement : auparavant, je ne mesurais pas à quel point l'emprise de l'image sur notre imaginaire peut aussi nous permettre de poser un autre regard sur les textes. Je pense par exemple au romancier américain Tom Savage, que je connaissais mal, et que m'a incité à découvrir l'adaptation en film par Jane Campion de son livre, *Le Pouvoir du chien*, qui sera lu sur scène pendant le festival.

Propos recueillis par Nathalie Crom

| Retrouvez l'ensemble du programme du Marathon des mots 2022 sur lemarathondesmots.com

COUVERTURE

Joan Didion. Photo
Brigitte Lacombe.

TEXTES À RETROUVER
SUR TÉLÉRAMA.FR

ÉCRIRE POUR COMPRENDRE

Mohamed Mbougar Sarr, prix Goncourt 2021, traque le secret de la condition humaine.

Aîné d'une fratrie de sept garçons, meilleur bachelier du Sénégal, premier Goncourt d'Afrique subsaharienne... Mohamed Mbougar Sarr semble né pour réussir. Depuis qu'il écrit, ce fils de médecin originaire de Diourbel, à l'est de Dakar, est un abonné des prix littéraires : trois pour son premier roman, *Terre ceinte* (2015, dont le prix Ahmadou-Kourouma), quatre pour *Silence du cœur* (2017) ; puis, après *De purs hommes* (2018), la consécration du Goncourt, l'an dernier, pour *La Plus Secrète Mémoire des hommes*.

Avec quatre romans à 31 ans, on imagine que vous écrivez depuis toujours...

Mon envie d'écrire est seulement venue autour de la vingtaine, lorsque je suis arrivé en France, pour faire ma khâgne à Compiègne. Je me suis alors retrouvé seul et j'ai commencé à écrire plus régulièrement. Jamais avec l'ambition d'être romancier, mais avec celle d'écrire tout le temps.

Cette solitude était-elle nécessaire pour faire de l'écriture une vocation ?

Peut-être fallait-il cette distance, cet inconfort, mais aussi un regard plus critique sur le pays natal. Le sentiment de solitude dans l'exil est malheureux, mais aussi très fécond : il était la condition de la lecture et de l'écriture. Mes habitudes de lecteur ont changé, je me retrouvais tout à coup dans une atmosphère nouvelle par rapport au Sénégal. J'ai découvert de nouvelles littératures : Faulkner, Boulgakov, Dostoïevski, Gogol, García Márquez – et, un peu plus tard, Bolaño.

Vos livres sont travaillés par le secret. Est-ce un pari sur une dimension mystique de l'existence ?

Cette intuition naît de la sensation que quelque chose nous échappe, qui est de l'ordre de la révélation et constitutif de notre humanité. Ce pari qu'il y a un sens ailleurs, vers lequel on chemine, correspond à une conception de l'écriture. Elle est une tentative de questionner l'obscurité pour trouver un secret au cœur de notre condition humaine, et tenter de l'élucider.



Entendez-vous à l'avenir vous emparer de l'héritage des formes littéraires africaines, en particulier les traditions orales ?

J'ai de plus en plus envie d'aller vers ces récits faisant appel à la voix, notamment les contes, et voir comment ces formats peuvent s'hybrider avec des genres plus classiques. J'ai longtemps pensé le conte piégé par l'imaginaire colonial, mais ce serait une erreur de réduire le genre à cette dimension. Le conte n'est jamais le même selon le conteur : c'est un espace de réinvention permanente. Cette forme pourrait contribuer à renouveler l'écrit romanesque et les thèmes littéraires éternels.

La consécration du Goncourt pourrait-elle geler votre inspiration ?

Il faut l'envisager. C'est pour cela qu'il faut prendre le temps d'une vraie solitude pour questionner mes envies et me demander ce que je pourrais écrire à présent. Mais je ne serais pas absolument triste de n'avoir plus rien à écrire : ça signifierait seulement que je suis arrivé au bout de quelque chose. Il n'y aurait pas de triomphe à avoir, mais pas de honte non plus. *Propos recueillis par Youness Bousenna* | *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, de Mohamed Mbougar Sarr, éd. Philippe Rey/Jimsaan, 464 p., 20€.

À VOIR

La Plus Secrète Mémoire des hommes
Lecture par Makita Samba le 26 juin à 15h.
Auditorium Saint-Pierre-des-Cuisines. 7€.

LITTÉRATURE IRLANDAISE ET BRITANNIQUE

Jan Carson, pour la première fois traduite en français, et Max Porter, déjà consacré, proposent une écriture à la renversante liberté.



JAN CARSON, UNE RÉVÉLATION

Qu'une plume aussi inventive et brillante que celle de Jan Carson ait pu échapper à tous les défricheurs de talents étrangers, alors qu'elle publie depuis dix ans dans son pays, l'Irlande, est un mystère. *Les Lanceurs de feu* est son premier roman traduit, dont le titre évoque autant l'inextinguible lumière émanant de chaque être humain que le décor où elle propulse ses personnages et les regarde s'embraser. Car Belfast est en flammes, des foyers criminels éblouissent la ville de toutes parts, hésitant entre la joie et la haine, la fête et la guerre.

Au milieu de ces incendies, deux hommes mènent des vies parallèles. L'un a grandi barricadé dans la vacuité millimétrée de son existence; l'autre a toujours bouilli, comme en enfer, la violence chevillée au corps. Ils vont se croiser, mais leur rencontre ne fera pas d'étincelles. Ce qui les unit est ailleurs, dans une zone mystérieuse, insaisissable, balisée par tant de clichés, tant de réticences: l'amour paternel. Avec une subtilité inouïe, Jan Carson s'infiltré dans leurs sentiments ambivalents pour leurs enfants respectifs. Brinquebalés entre l'utopie et le fatalisme, la folie et le conformisme, ces personnages apparaissent et disparaissent au gré d'un récit d'une renversante liberté d'écriture, qui fait de Jan Carson une véritable révélation. — **Marine Landrot**

| *Les Lanceurs de feu*, de Jan Carson, traduit de l'anglais (Irlande du Nord) par Dominique Goy-Blanquet, éd. Sabine Wespieser, 382 p., 23€.

L'INCLASSABLE MAX PORTER

Laissons Max Porter résumer lui-même son premier roman, qui lui a valu d'emblée une consécration internationale, *La douleur porte un costume de plumes* (2015): «Il s'agit d'une fable racontée à plusieurs voix, à propos d'un homme dont la femme meurt, le laissant seul avec deux petits garçons. La famille est visitée par un corbeau, qui devient auprès d'eux à la fois un baby-sitter, un conseiller, un psychanalyste, un homme de ménage et, finalement, un ami.» On ne saurait dire plus simplement l'intrigue de ce conte poétique pour adultes, empreint de chagrin mais irrigué par une étrange vigueur – une énergie que l'improbable oiseau insuffle à cette famille en souffrance, père et enfants qu'il va aider à poursuivre leur vie, malgré la peine – avec la peine, puisque «tourner la page, le concept, c'est pour les idiots, toute personne sensée sait que la douleur est un projet à long terme». Après un deuxième roman, *Lanny* (2019), lui aussi ancré dans le double registre du conte et de la poésie, c'est avec un recueil inclassable que l'écrivain, 41 ans à ce jour, nous revient: *La Mort de Francis Bacon*. Non pas un récit de l'agonie du peintre, mort en 1992 à Madrid, mais sept chapitres (plus une esquisse inaugurale) conçus comme sept tableaux, puissants, composites, entêtants, truffés de détails stridents: «Rien que le tableau./Scellez le couvercle. De pure couleur palpitante sur le cœur en dedans./Terminé./De pure couleur palpitante sur le cœur en dedans.»

— **Nathalie Crom**

| *La Mort de Francis Bacon*, de Max Porter, traduit de l'anglais par Charles Recoursé, éd. du Seuil, 80 p., 14€.

À VOIR

Les Lanceurs de feu

Lecture par Didier Sandre, de la Comédie-Française, le 28 juin à 16h30. Chapelle des Carmélites. Gratuit.

La douleur porte un costume de plumes

Lecture par Christophe Montenez, de la Comédie-Française, le 26 juin à 16h30. Chapelle des Carmélites. Gratuit.

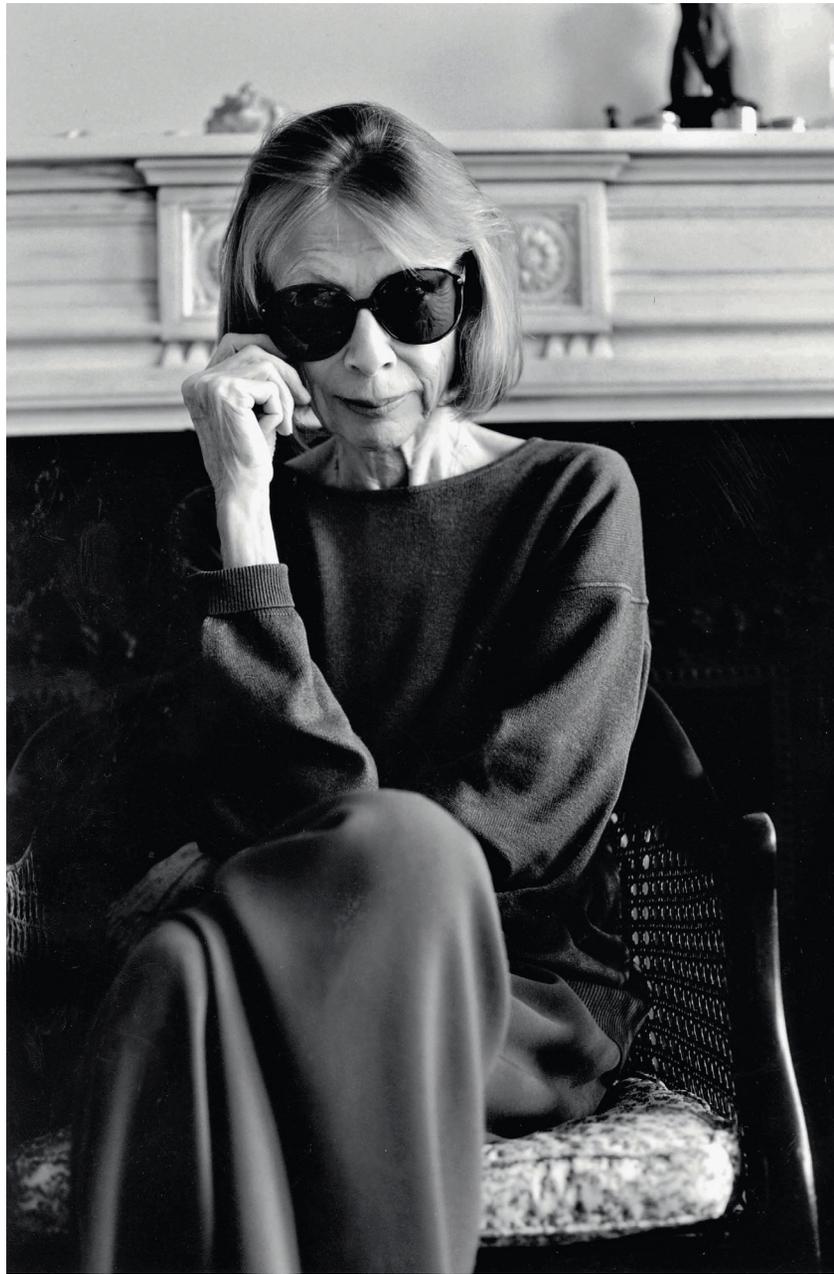


HOMMAGE À JOAN DIDION

La créatrice du « nouveau journalisme » est une icône révérée par ses pairs.

Parmi la somme des hommages rendus à Joan Didion depuis sa mort, le 23 décembre dernier, à 87 ans, celui-ci est le plus précieux : un volume de textes, inédits en français, dans lesquels saute aux yeux, à chaque ligne, ce qu'on pourrait appeler la « méthode Didion », mélange d'extrême acuité du regard et de netteté absolue de la phrase. En réalité, la parution de *Pour tout vous dire*, qui rassemble des écrits (articles, préfaces) publiés entre 1968 et 2000, était programmée avant le décès de la journaliste et écrivaine, ce qui a laissé le temps à Chantal Thomas de doter le volume d'une belle préface, dans laquelle elle s'attache à esquisser le caractère et l'esprit de l'Américaine et à y ancrer les traits saillants de son geste littéraire : une « personnalité [...] à la fois tissée de pessimisme et ouverte à la richesse de l'imprévu », « un style direct, sans fioritures ni préciosité », « une voix décidément étrangère à l'abstraction comme à l'affirmation d'une cause ou d'une théorie ».

Révérée par ses pairs écrivains, aux États-Unis, depuis plus d'un demi-siècle, Joan Didion était devenue une icône. En France, c'est la parution, en 2007, de *L'Année de la pensée magique*, récit autobiographique dans lequel elle raconte la traversée des mois de deuil qui ont suivi la mort de son époux, l'écrivain John Gregory Dunne, qui a révélé son exceptionnel talent. Journaliste, Joan Didion a témoigné, dès les années 1960-1970, avec force et précision, de l'état social et politique de son pays, en inventant – avec le génial dandy républicain Tom Wolfe, pourtant adversaire politique naturel de cette femme de gauche, – le « nouveau journalisme » : exactitude rigoureuse des faits, subjectivité éclairante des sensations, autorité irrésistible de la narration. Ses récits et reportages sont rassemblés dans des recueils mythiques, tels que *Slouching towards Bethlehem* (1968) ou *The White Album* (1979). Romancière, Didion a aussi montré, dans les cinq fictions qu'elle a écrites (dont *Une saison de nuit*, *Mauvais joueurs*, traduit aussi sous le titre *Maria avec et sans rien*, et encore *Un livre de raison...*), une exceptionnelle acuité de l'humain, une capacité à repérer la vacuité sous la surface ordinaire des choses, la déréliction à l'œuvre derrière les apparences, à sonder l'abîme moral et spirituel au bord duquel toujours se tiennent ses personnages. Cela



au moyen d'une écriture dont l'austère et aveuglante beauté a su inspirer ses cadets, tout particulièrement Bret Easton Ellis, Donna Tartt ou Jay McInerney. Dans un texte paru en 1976 dans le *New York Times*, intitulé *Pourquoi j'écris*, elle expliquait simplement : « Je suis un écrivain. Ce par quoi je veux dire non pas un bon écrivain, ou un mauvais écrivain, mais juste un écrivain, une personne dont les heures les plus passionnantes et les plus intenses se passent à assembler des mots sur des feuilles de papier. » – N. C. | *Pour tout vous dire*, de Joan Didion, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Demarty, éd. Grasset, 220 p., 17€.

À VOIR

Pour tout vous dire
Présenté par Chantal Thomas, de l'Académie française.
Lecture par Judith Henry le 25 juin à 16h30.
Salle du Sénéchal. Gratuit.



L'ENGAGEMENT DE NICOLAS MATHIEU

L'auteur lorrain défend des idées sans pour autant choisir un camp.

Dans *Connemara*, son nouveau roman, le lauréat du Goncourt 2018, avec *Leurs enfants après eux*, installe de nouveau ses héros dans le Grand Est postindustriel, où lui-même a grandi et vit aujourd'hui. « On peut évoquer le réalisme, je cherche plutôt la justice », dit l'écrivain de 43 ans à propos de son univers romanesque très engagé.

Êtes-vous un écrivain du Grand Est ?

Peut-être, mais à la façon dont Stephen King est un écrivain du Maine, ou William Faulkner du Mississippi. Mes histoires s'incarnent ici parce que j'écris sur ce que je connais, mais je ne suis pas un écrivain régionaliste au sens où je chanterais la

grandeur et la beauté de la région qui m'a vu naître. Mes histoires se déroulent dans le Grand Est, mais ça déborde, il est souvent question des rapports entre cette région et Paris. Ce qui m'importe est de restituer ce monde et cette vie qui sont les miens. Je parle du plus immédiat de ma vie, des corps, des odeurs, des couleurs. De ce fait, je suis un écrivain de Lorraine...

... mais porté par des références américaines ?

En grande partie. Mes modèles sont John Steinbeck, mais aussi les écrivains du Sud, Larry Brown, William Faulkner, Harry Crews. Ils m'ont prouvé qu'on pouvait parler des petites gens, des petites villes, en montrant le caractère épique des vies les plus humbles. Je comprends les points de vue et les arguments de chacun. Je partage leur langue et leur accent. Bien sûr, je suis traversé par différentes langues : celle de mon milieu et de ma géographie d'origine, celle aussi de mes années parisiennes. Mon style est fait de cette hybridation.

Votre écriture est aussi cinématographique...

Le cinéma a joué un grand rôle dans mon enfance : jusqu'à 14 ou 15 ans, le cinéma, c'était le magnétoscope. Je regardais tout, j'enregistrais tout. Mon père m'avait initié aux westerns spaghetti, j'ai aussi vu durant un été tous les Hitchcock, ainsi que *Lawrence d'Arabie*, un événement dans ma vie. Mon inspiration est visuelle, et pas seulement cinématographique. Quand je décris les choses, je tiens à ce qu'on les voie.

Dans vos romans, vous sortez parfois du récit pour dresser un constat social...

J'appelle cela des « montées en généralité ». Je ne sais pas trop comment justifier ces passages analytiques, mais c'est ce que j'écris avec le plus de facilité. Je vois la littérature comme une vengeance contre le mal qui nous est fait dans les structures sociales, et ces montées sont des coups que je porte. Je ne peux m'en empêcher. La littérature n'est pas le domaine de la maîtrise, « ça » écrit, et il faut laisser écrire. Même si je suis soucieux de ne pas faire entrer des idées dans le crâne du lecteur à coups de marteau.

Vous considérez-vous comme un écrivain engagé ?

Je ne dessine pas d'horizon à atteindre. Être un artiste engagé suppose un projet d'influence dans le champ social, ce que je n'exclus pas, mais il faut aussi être prêt à en découdre. Or, je suis plus enclin à comprendre les raisons de chacun qu'à embrasser un camp. Engagé, non, politique, oui.

Propos recueillis par Vincent Rémy

| *Connemara*, de Nicolas Mathieu, éd. Actes Sud, 400 p., 22€.

À VOIR

Connemara

Lecture par Pierre Rochefort le 25 juin à 19h. Auditorium Saint-Pierre-des-Cuisines. 7€.

NOUVELLES VOIX

Fiction ou littérature du réel, Kawai Strong Washburn et Mathieu Palain écrivent avec la même sensibilité sur des vies qui sombrent.

KAWAI STRONG WASHBURN

Retenez le nom de cette nouvelle plume originaire de Hawaï : Kawai Strong Washburn. Un admirable débutant, dans tous les sens du terme, parce qu'il signe là son premier roman et qu'il a su lui trouver un début époustouflant : en trente pages, le destin d'un enfant se joue, depuis sa conception à l'arrière d'un pick-up, « *garé près du sable contre les rochers noirs en forme d'œufs mouchetés* », jusqu'à sa chute dans la mer infestée de requins, à l'âge de 7 ans, sous les yeux de sa mère. La scène se passe à Hawaï, dans les années 1990, alors que la famille de l'enfant connaît l'angoisse et la misère.

Washburn donne la parole à tour de rôle aux membres de ce clan écrasé par un miracle : le jeune Nainoa doit sa survie à l'incroyable élan d'affection d'un requin qui l'a ramené aux humains entre ses crocs comme un chat tenant son petit. Ce destin prodigieux crée des jalousies, des terreurs, des doutes en chacun. Et si le meilleur de leur vie avait été englouti ? Éclaboussant ses phrases d'un surnaturel venu de très loin, hanté par « *les dieux que nous vénérons et les dieux venimeux* », l'auteur remonte aux origines d'un pays qu'il a quitté à l'âge où son héros tombe dans le Pacifique. D'une écriture âpre, agitée, pleine de métaphores, Washburn enregistre chaque symptôme physique du fameux



complexe du survivant, pour le démanteler minutieusement et donner une apparence solaire aux vies qui sombrent. — **M. L.**

| *Au temps des requins et des sauveurs*, de Kawai Strong Washburn, traduit de l'anglais (États-Unis) par Charles Recoursé, éd. Gallimard, 432 p., 22 €.

À VOIR

Au temps des requins et des sauveurs

Rencontre avec Kawai Strong Washburn le 25 juin à 11h. Librairie Ombres blanches. Gratuit.

Ne t'arrête pas de courir

Lecture par Mathieu Palain le 26 juin à 15h. Salle du Sénéchal. Gratuit.

MATHIEU PALAIN

« *Vainqueur le jour, voleur la nuit.* » Mathieu Palain ne saurait résumer de façon plus lapidaire l'existence de Toumany Coulibaly. Il ne s'agit pas d'une double vie, plutôt de l'inintelligible imbrication de deux réalités dissonantes. Athlète de haut niveau au début des années 2010 – en 2015, à 27 ans, il remporte le titre de champion de France du 400 mètres en salle –, Toumany Coulibaly a multiplié dans le même temps les cambriolages nocturnes de pharmacies, de bureaux de tabac, de magasins de téléphonie... Comme porté par un élan irrésistible, indéchiffrable même par lui. Une obsession que l'auteur de *Ne t'arrête pas de courir* (lauréat du prix du roman des étudiants France Culture-Télérama 2021) entreprend ici d'ausculter.

Pour cela, Mathieu Palain a rencontré Toumany Coulibaly à maintes reprises, au parloir du centre pénitentiaire de Réau. Il l'a écouté dérouler le fil

d'une existence qui aurait pu tourner tout autrement. Il a noué avec lui des liens d'affection, et a scruté son propre visage dans le miroir vers lui tendu par cet exact contemporain – tous les deux sont nés en 1988, ont grandi en banlieue parisienne et connaissent cette passion du dépassement de soi que suppose la pratique sportive. C'est ainsi qu'ils finissent par être deux à se partager le premier rôle, dans cet ouvrage poignant de sincérité : l'athlète Coulibaly, au seuil peut-être d'un nouveau départ lorsque se clôt le récit, et Mathieu Palain lui-même, enquêteur scrupuleux et auteur doué d'empathie. — **N. C.**

| *Ne t'arrête pas de courir*, de Mathieu Palain, éd. de L'Iconoclaste, 422 p., 19 €.



ROMY SCHNEIDER, LA GRANDE PASSIONNÉE

*Quarante ans après
sa disparition, la comédienne
marque toujours
par la force de ses rôles.*



En 1978, au moment de la sortie en salles d'*Une histoire simple*, le film de Claude Sautet, *Télérama* rencontrait l'actrice Romy Schneider. À l'occasion de l'exposition parisienne à la Cinémathèque (jusqu'au 31 juillet) et de l'hommage que lui rend cette année le Marathon des mots, «Romy Schneider (1938-1982). Un portrait de livres en films», voici des extraits de cet entretien.

Marie, l'héroïne d'*Une histoire simple*, est un personnage très différent de ceux que Claude Sautet vous avait offerts jusqu'ici...

Marie a quarante ans et elle veut savoir où elle va. Elle regarde autour d'elle, essaie de vivre avec les autres sans se contenter d'être témoin ou spectatrice. Sans cris, explosions ni hurlements, elle essaie de les aider. Il arrive un moment dans la vie où il faut cesser de ne voir que ses propres problèmes. Marie pense que la tendresse et l'amitié sont peut-être plus importants que l'amour-passion. Et moi, je suis une comédienne qui essaie de donner tout ce qu'elle a dans les tripes, comme on dit. Mais j'en ai assez. Je ne veux plus que les gens s'imaginent me reconnaître à travers un personnage. De plus en plus, je choisis des rôles de composition. L'héroïne du film de Sautet n'a rien à voir avec Romy. Suis-je assez claire ?

Sur l'écran, vous arrivez à faire jaillir des émotions sans donner l'impression de faire un numéro d'acteur...

Je suis une grande passionnée. C'est pour cela que je suis pleine d'angoisses. Claude Sautet aussi est un passionné. C'est l'une des qualités que je préfère chez lui : une passion droite, courageuse, sans chichis, et qui sait se retenir. Inutile de vous dire

que c'est mon meilleur ami, et le metteur en scène qui m'a le mieux comprise. Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, avant *Les Choses de la vie* (1970), il ne m'avait jamais vue au cinéma, et je n'avais vu aucun de ses films. Nos regards se sont croisés... Ce qui compte pour moi, c'est qu'il est profondément «bien» dans la vie. Et dans le travail, ce n'est pas un tyran. *Une histoire simple* est le fruit d'une longue complicité.

Mais le secret du talent, n'est-ce pas lorsqu'une comédienne retrouve dans un rôle des émotions qu'elle a réellement vécues ?

Je ne crois pas. Le talent... on l'a ou on ne l'a pas ! Ce que je peux vous dire, c'est que j'ai fait cinquante-trois films, et qu'il y a des moments d'inquiétude, de désespoir. On se dit qu'il faut arrêter. Ou évoluer. Et savoir dire : «*Non, non, non, non, non !*» aux metteurs en scène bidons !

Vous croyez réellement que l'on peut évacuer sa propre personnalité, faire une composition totale ?

Absolument ! C'est ce que j'aime. Et quand je réussis à le faire, je suis assez fière de moi. Je suis satisfaite lorsque sur l'écran je vois que je suis parvenue à être quelqu'un d'autre. Si je me contentais de jouer des rôles qui me ressemblent, je choiserais la facilité. Alors autant changer de métier...

Quels sont vos critères de choix pour un rôle ?

Un bon scénario. C'est très rare. Une fois Lelouch m'a parlé d'un projet avec Jean-Louis Trintignant, caméra à la main, avec un homme et une femme... Il ne voulait pas me donner le texte. Je n'ai pas accepté. *Propos recueillis par Jean-Luc Douin*

À VOIR

Soudain Romy Schneider
de Guillaume Poix.
Lecture par Nicole Garcia
le 26 juin à 17h30.
Auditorium Saint-Pierre-
des-Cuisines. 15€.

